

TAD

WILLIAMS

LE PLUS HEUREUX
DE TOUS LES ENFANTS DÉCÉDÉS



HÉLIOS

LE PLUS HEUREUX DE TOUS LES ENFANTS DÉCÉDÉS

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios, mars 2018
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-863-5 // EAN : 9782366298635

Le plus heureux de tous les enfants décédés

Tharagorn, le conservateur des mondes, s'entretenait avec Elrond le Semi-Elfe dans les ombres paisibles de la Salle du Feu. L'homme venu d'occident rentrait de ses pérégrinations et il n'avait pas eu un entretien digne de ce nom avec le seigneur elfe depuis longtemps. Ils étaient préoccupés par des faits d'actualité, dont la brusque recrudescence des incursions de gobelins dans le secteur des Monts Brumeux. C'est pour cette raison que le porteur de messages, méfiant et gracieux comme la plupart des représentants de son espèce, resta sur le seuil pour attendre patiemment qu'un des deux personnages le remarque.

— Un visiteur qui souhaite s'entretenir avec Tharagorn vient de se présenter, répondit le jeune elfe à la question que lui posa Elrond. Il a tout d'un hobbit.

— Ouais, c'est tout moi !

La nouvelle voix était sonore et nul n'aurait pu contester qu'elle manquait du raffinement généralement de mise dans la Dernière Maison Simple. L'individu qui se dressait sur le pas de la porte était deux fois moins grand que les autres, et ses

pieds étaient couverts de poils si drus et emmêlés qu'il paraissait s'enfoncer jusqu'aux chevilles dans les charognes de deux bouquetins.

— Bongo Fluffernutter, à votre service, dit-il en s'inclinant bien bas. C'est pas mal, chez vous, Elrond. J'adore l'artisanat du vieux monde. Pouvez-vous m'accorder une seconde, Tharagorn ?

— Oh, pour l'amour de Dieu, Beezle ! laissa échapper le conservateur à mi-voix avant de se tourner vers le maître des lieux. Je suis sincèrement désolé. M'excuserez-vous un instant ?

— Bien entendu... (Quoique programmé pour minimiser les anomalies dont il ne pouvait faire abstraction, le simul était déconcerté.) S'agit-il vraiment d'un hobbit ? Nous n'en avons pas revu un seul, je crois, depuis que Gandalf nous a amené son ami, ce Bilbon Sacquet de la Comté, voici quelques années.

— Oui, eh bien, il s'agit... d'une autre sous-espèce de hobbit, fit Tharagorn en baissant la voix. Une catégorie un peu moins réussie que les autres, si vous saisissez le fond de ma pensée.

— Eh ! J'ai tout entendu !

Elrond et le messager se retirèrent, laissant Tharagorn, autrement dit Orlando Gardiner, seul dans la salle au plafond élevé en compagnie du petit visiteur à l'aspect si peu engageant.

— À quoi rime tout ceci, Beezle ?

— Je n'ai rien à me reprocher, patron ! C'est vous qui avez insisté pour que je me mette dans la peau d'un personnage local avant de me manifester.

Il leva un pied pour le contempler.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Beau poil, hein ?

— Bongo Fluffernutter ?

— N'est-ce pas le genre de noms qu'ils portent, dans le coin ? Vous savez que l'espace mémoire alloué à ce type de données m'est compté, bon sang !

Orlando ne pouvait détacher les yeux de l'abomination miniature qu'il avait devant lui. Que son aspect actuel fût plus en harmonie avec cette simulation que son corps de scarabée de dessin animé aux nombreuses pattes n'était pas une certitude, mais il ne faisait aucun doute que Beezle Bug était le Pied-Velu le plus laid de l'histoire. Orlando estimait que le sens de l'humour de son compagnon informatique s'était sérieusement altéré, alors qu'il n'était plus couvert par la garantie d'origine. Peut-être aurait-il dû restreindre ses possibilités de téléchargement de mises à jour.

— Entre nous soit dit, patron, c'est l'hôpital qui se fiche de la charité... Tharagorn ? *Tharagorn* ? Vous comptez attendre ici le Retour du Throi ou quoi ?

— Ha, ha ! Tes lignes de code sont décidément impayables ! J'ai opté pour ce nom parce qu'il sonne comme Thargor.

Orlando se référait au personnage virtuel sous l'identité duquel il avait joué en ligne pendant une grande partie de son enfance, ce barbare bretteur tout en muscles qui avait conquis une multitude de royaumes à l'époque où Orlando Gardiner avait encore un monde matériel à regagner à la fin de chacune de ses aventures. Ce qu'il trouvait un peu gênant, désormais.

— Écoute, il me fallait un nom que je ne risquais pas d'oublier. Sais-tu seulement combien j'en porte, dans ce réseau ?

Il prit soudain conscience d'essayer de justifier ses choix face à ce qui n'était après tout qu'un cadeau d'anniversaire, et certainement pas le plus coûteux de tous ceux qu'il avait reçus cette année-là.

— Qu'est-ce que tu veux, au fait ? demanda-t-il avec une brusquerie qui parut vexer son compagnon informatique.

— Faire mon boulot, patron. Tenir mon rôle d'agenda électronique, d'ailleurs inestimable compte tenu de votre emploi du temps chargé. Je vous ai rappelé ce dîner avec vos vieux et je présume que vous ne l'avez pas oublié, mais vous devez voir Fredericks avant d'aller chez eux.

— C'est prévu, Sam me retrouvera ici.

— Oh, parfait ! Je suis certain que vous allez vous amuser comme des fous. Puis-je vous conseiller de vous isoler dans la Salle du Chant Nostalgique Infini ? Ou encore le Salon des Gloussements Cristallins ?

— Je te trouve bien sarcastique.

S'il arrivait également à Orlando de se moquer un peu de l'univers de Tolkien, c'était pour lui ce qui se rapprochait le plus d'un authentique foyer. Au tout début de sa vie à plein temps dans le réseau, quand il était encore sous le choc de son trépas, la Terre du Milieu – et plus particulièrement Fondcombe – avait été pour lui un havre de sérénité, un lieu familier et aimé où il pouvait se détendre, reconstituer ses forces, assumer ses responsabilités et admettre qu'il était potentiellement immortel... autant de choses que le décor de la vieille résidence d'Elrond lui rappelait constamment.

— Par ailleurs, c'est le premier vendredi du mois dans le Londres de Wodehouse, ajouta Beezle. En avez-vous tenu compte ?

— Oh, *Fenfen* ! Non, j'avais oublié. J'ai combien de temps devant moi ?

— La réunion débutera dans à peu près trois heures.

— Merci. J'y serai.

Mais Beezle demeurait planté là, à attendre, et Orlando finit par lui demander :

— Quoi, encore ?

— Eh bien, pour me permettre d'être à mon aise dans la peau de mon personnage, sortir de cette pension de famille grand modèle et quitter cette simulation en empruntant le pont, vous pourriez au moins me dire : « Va et que le soleil brille sur ton chemin, Bongo Fluffernutter ! » ou d'autres salutations elfiques de ce genre.

Orlando le foudroya du regard.

— Tu plaisantes !

— Ce serait la moindre des choses.

— Fenfen !

Mais Beezle ne semblait pas disposé à en rester là.

— Chizz... Va et que le soleil brille sur ton chemin, Bongo Fluffernutter.

— Vous avez oublié : « Et puissent tes orteils se recourber harmonieusement. »

— Décampe !

— Comme vous voudrez, patron. Que le soleil brille également sur votre chemin, Tharagorn, aimable protecteur des Elfes.

Il fut alors démontré qu'un Pied-Velu pouvait se déplacer très vite, en cas de besoin.

*

Sam Fredericks avait près d'une heure de retard, mais ce n'était pas ennuyeux. À Fondcombe, les invités trouvaient de quoi se restaurer et se désaltérer pratiquement à toute heure, s'ils ne faisaient pas la fine bouche à cause du choix limité. Les informaticiens qui avaient programmé ce monde virtuel, bien des années plus tôt – une équipe néerlandaise, avait découvert Orlando –, s'étaient ingéniés à respecter scrupuleusement le modèle. Dans ses livres, Tolkien ne parlait nulle part de viande servie à Imladris, le nom elfique de la somptueuse demeure d'Elrond, et pour cette raison on ne pouvait se procurer dans les cuisines que du pain, du miel, des fruits, quelques légumes et laitages. Orlando, qui avait passé de nombreux jours dans cette simulation au début de son séjour dans le réseau, se souvenait avoir fréquemment envisagé de s'aventurer subrepticement en Mordor pour y chaparder quelques saucissons secs.

Lorsqu'elle arriva, Sam avait exactement le même aspect que lors de sa dernière visite. Elle portait une tenue d'elfe mâle et avait un teint café au lait radieux, de magnifiques cheveux crépus uniquement retenus par un bandeau de toile qui lui donnait un air de pirate. Ils s'étreignirent. Sam le lâcha la première.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Je n'ai pas faim, répondit-elle. Mais ne te gêne pas pour moi.

— Tu sais que cette nourriture ne calera pas ton estomac et que je n'ai aucun besoin de m'alimenter, que c'est une simple question de savoir-vivre.

Il la précéda sur un des balcons couverts. Si les lanternes de Fondcombe n'illuminaient que la cime des arbres, ils entendaient les gargouillis de la rivière qui coulait loin en contrebas, au fond de la vallée.

Sam s'assit sur un banc. Orlando s'installa près d'elle et étira ses longues jambes. Il était conscient d'avoir pris cette habitude pendant sa maladie. Il ferait tout son possible pour ne jamais se retrouver dans un corps impotent d'invalidé.

— Alors, ça va ? s'enquit-il.

— Très bien. Et toi ?

— Oh, tu sais... Je me promène, je surveille tout ça ! Ce boulot est différent de ce que j'avais imaginé. Quand j'ai accepté de devenir une sorte de garde forestier, je croyais... Je ne sais pas, prévenir des guerres, accomplir des exploits de ce genre.

Sam sourit.

— Comme Superman ?

— Ou Dieu, ouais ! Pourquoi restreindre ses ambitions ? (Il attendit le rire de Sam, qui tarda à se faire entendre.) Mais, depuis que Sellars et Kunohara ont convaincu les autres de laisser les situations locales évoluer librement, mes fonctions sont plus proches de celles d'un anthropologue, quelque chose comme ça.

Patrick Sellars avait réuni tous ceux qui avaient empêché le réseau d'être utilisé à ses fins originelles, autrement dit pour offrir l'immortalité aux membres de la Confrérie du Graal, ces individus aussi riches qu'exécrables. Kunohara, qui avait été au départ un des leurs, s'était retourné contre ces misérables et allié à Sellars pour sauver le réseau... et les simuls

qui y vivaient. Orlando, dont l'esprit avait été copié dans les mémoires d'Autremonde avant sa mort physique et qui n'existait plus que sous forme de données, en avait lui aussi bénéficié. Sellars avait également abandonné son corps agonisant pour entamer une nouvelle vie virtuelle, mais – contrairement à Orlando – il l'avait fait de son plein gré.

— Anthropologue ? répéta Sam.

— Ouais, enfin, sauf pour corriger les bugs qui sautent aux yeux. Comme ils sont assez rares, je me contente de rédiger des piles de rapports et de tenir à l'œil les trucs les plus intéressants ou inattendus. Je me demande un peu qui prend connaissance de tout ça, à présent que Sellars est au loin et que Kunohara est débordé. À qui s'adressent mes comptes rendus ?

— Au reste d'entre nous, je présume. Et aux gens qui auront la possibilité d'étudier tout ça un jour. (Sam haussa les épaules.) Il te manque ? Je parle de Sellars.

— Ouais ! Je ne peux pas dire que nous étions très proches, note bien. Ce n'était pas comme nous deux.

S'il avait espéré la voir sourire, elle se contenta de hocher la tête.

— Il était trop... quelque chose. Âgé. Intelligent. Mais je l'ai trouvé très sympathique, quand je l'ai mieux connu. Et nous étions les deux seuls résidents humains à plein temps d'Autremonde. J'étais conscient qu'il ne me tiendrait pas éternellement compagnie... Je savais qu'il était las, qu'il voulait suivre ces glaneurs d'informations dans le grand je-ne-sais-quoi. Mais je devais espérer qu'il resterait encore quelques années.

C'était un euphémisme destiné à rassurer Sam. L'impact du départ de Sellars avait été bien plus dévastateur qu'Orlando ne s'y était attendu. Il s'était senti abandonné, désemparé. Ce vieux pilote paralysé avait été la seule autre personne de tout l'univers à n'avoir comme lui qu'une existence virtuelle, en sachant que son corps n'était plus que poussière et que la plupart des gens qui l'avaient autrefois connu le considéraient décédé... à juste titre.

En outre, Sellars avait été un homme bon et – à cause ou en dépit de ses propres souffrances – capable d'écouter autrui. Il était le seul à avoir vu un jour Orlando Gardiner verser des larmes, peu après son décès. Orlando ne pleurait plus, désormais. Il n'en avait pas le temps.

Sam et Orlando passèrent une autre demi-heure assis sur le balcon de Fondcombe, à bavarder de choses et d'autres. S'ils allèrent jusqu'à faire quelques plaisanteries, le comportement de Sam Fredericks était toujours empreint de gaucherie. Et ce qu'Orlando perçut en elle était si inattendu qu'il n'identifia de la peur qu'au bout d'un long moment. Il fut à son tour terrifié en pensant qu'elle n'avait peut-être aucune envie d'être là, en sa compagnie, que leur amitié pouvait s'être changée pour elle en pénible obligation.

Leur conversation portait de nouveau sur le réseau, et constater qu'elle tentait de le reconforter le surprit.

— C'est un boulot absolument génial, que le tien... Être le conservateur de tout un univers. Dire que tous ces mondes sont placés sous ta responsabilité !

— Trois cent quatre-vingt-dix-huit à ce jour, mais quelques autres se sont effondrés temporairement et ils

réapparaîtront en fonction de leur cycle. Il n'en subsiste qu'un quart, sur tout ce qu'il y avait autrefois, mais Sellars a déconnecté ceux qu'il jugeait trop dingues, violents, terrifiants ou amoraux.

— Je sais, Orlando. J'étais présente à cette réunion, moi aussi.

— Es-tu certaine que ça va, Sam ? Tu sembles... je ne sais pas... triste.

Il la regarda de la tête aux pieds.

— Et, à présent que j'y pense, tu n'as pas changé de simul depuis près d'un an.

— Et alors ? Bon sang, Gardiner, c'est toi qui as décrété que tous devaient opter pour un simul d'elfe, ici !

— Je ne parle pas de la tenue.

Il faillit mentionner les facéties vestimentaires que s'autorisait Beezle lorsqu'il venait à Fondcombe, mais il ne pouvait faire abstraction de ce qui le tracassait.

— Qu'est-ce qui se passe, Sam ? Pour quelle raison gardes-tu ce simul ? Tu n'as rien d'un peu plus actuel pour chatter, là d'où tu viens ?

Elle haussa les épaules – ce qu'elle faisait souvent – mais elle ne soutint pas son regard.

— Si, mais est-ce important ? Notre amitié ne suffit donc plus, Orlando ? As-tu vraiment besoin de constater *de visu* si... si mes seins ont grossi depuis notre dernière rencontre ?

Il tressaillit.

— Tu crois que c'est pour ça que j'aimerais te voir telle que tu es ?

— Non. Je ne sais pas. C'est quoi, *ton* problème ?

Il ravala sa colère, ne serait-ce qu'en raison d'une réapparition de la peur. Il avait par instants l'impression que leur amitié était l'unique lien subsistant entre lui et le monde qu'il avait quitté en mourant. La situation était différente avec son père et sa mère – Conrad et Vivien étaient ses parents, bon Dieu, et ils le resteraient toujours ! – et les autres survivants du réseau Autremonde conserveraient un statut d'amis, mais Sam...

— Bordel, Fredericks, tu ne comprends donc pas ? Tu es... Tu es une partie de moi-même.

— Merci beaucoup.

Malgré son ton moqueur, elle paraissait plus attristée qu'irritée.

— J'ai toujours espéré avoir un avenir brillant, mais devenir une partie d'Orlando Gardiner... Voilà qui dépasse mes plus folles espérances !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, et tu en es consciente. Fenfen, où je veux en venir c'est que tu es ma... D'accord, tu occupes une place particulière dans mon cœur, même si c'est terriblement cucul la praline d'avouer un truc pareil. C'est grâce à toi que j'ai l'impression d'être en vie alors que, eh bien, nous savons pertinemment que c'est faux.

Ce fut cette fois Sam qui tressaillit, mais une sorte de mur semblait les séparer.

— Je ne vois pas le rapport avec mon simul. Quand nous avons fait connaissance, tu me prenais pour un garçon.

— Bien des choses ont changé depuis, Sam.

Orlando hésita avant de poser la main sur le bras de son amie. Les modules de simulation les plus performants du

monde reproduisirent les sensations tactiles correspondantes, la peau chaude de son poignet, les plis veloutés de la manche sur les muscles, les tendons et la dureté de l'os.

— Je sais que je ne vieillirai jamais, pas selon l'acception habituelle du terme. Ne plus avoir un corps matériel ne signifie pas pour autant que je veuille continuer de jouer dans le Pays imaginaire de Peter Pan jusqu'à la fin des temps. Regarde-moi, Sam.

Il savait que c'était un sentiment de culpabilité qui empêchait son amie de soutenir son regard, mais il ne pouvait en rester là.

— Si tu me caches quelque chose parce que tu te dis que je ne pourrai pas le supporter, surtout s'il s'agit d'une chose de ta vie de tous les jours... Eh bien, je ne peux rien imaginer de pire. J'ai toujours été un invalide. Non seulement celui qui a la progéria sait qu'il mourra très jeune, mais il est condamné à voir tous ceux qui le rencontrent détourner les yeux, comme s'ils assistaient à un horrible carambolage. Même les gens qui essaient de se comporter comme si j'étais normal... Eh bien, disons que leurs efforts étaient évidents. Je ne veux plus être pris en pitié, Sam. Plus jamais.

Elle était tourmentée et un peu honteuse.

— Je ne saisis pas, Orlando. Quel est le rapport avec mon simul ?

— Tu ne veux pas que je te voie telle que tu es à présent, mais ce n'est pas parce que tu as de l'acné. C'est parce que tu es consciente d'être différente, d'avoir grandi ou changé. Dis-moi que je me trompe. Bon sang, Fredericks, ça va faire trois ans que je vis dans la virtualité. Tu crois peut-être que je m'imagine

que tout est immuable ? Te voir telle que tu es ne peut pas me faire souffrir, mais si tu me le caches, eh bien... Eh bien, c'est comme si tu considérais notre amitié trop fragile pour y résister. Comme si nous ne pouvions pas être autre chose que les deux mêmes qui allaient jouer ensemble au Pays du Milieu.

Elle le regarda et il crut revoir la Sam d'antan. De l'amusement vint diluer son irritation.

— Tu ne changeras jamais, Gardiner. Tu te crois toujours omniscient. (Elle inhala à pleins poumons.) Tu veux savoir à quoi je ressemble ? C'est d'accord.

Le simul dont elle se dotait pour venir à Fondcombe se figea pendant qu'elle se choisissait une autre apparence et que l'information transitait par les chapelets de relais qui isolaient le réseau privé d'Autremonde du reste du web. Puis, comme une épreuve photographique lâchée au sommet d'une pile, une nouvelle image de Sam s'y superposa.

— Satisfait ?

— Tu n'as pas tellement changé, fit-il.

Mais ce n'était pas la stricte vérité. Si elle avait dû grandir de près de cinq centimètres, elle avait surtout acquis des courbes et de la féminité... Ses hanches étaient plus larges, un détail que soulignait sa culotte d'elfe. La Sam d'antan avait été une sportive, effilée comme un lévrier. Il remarqua que son visage s'était allongé. Il la trouvait absolument ravissante, et pas uniquement parce qu'elle était la Sam qu'il aimait tant. Il prit alors conscience d'avoir également tenté de minimiser un autre fait. La voir plus âgée d'une année, à dix-sept ans au lieu de seize, le tourmentait. Avec bien plus d'intensité qu'il ne s'y serait attendu.

— Je te remercie, Sam.

— Oh, Orlando, je regrette ! Je suis au-dessous de tout. Ce n'est pas ça, pas ça du tout !

Elle s'affaissa sur le banc et s'inclina pour faire reposer ses coudes sur ses genoux. Elle esquiva de nouveau ses regards.

— C'est que... Je vois quelqu'un.

Il ne saisit pas immédiatement le fond de sa pensée et crut qu'elle se référait à des simulés et des images.

— Oh ! Et c'est... sérieux ?

— Je ne sais pas. Ouais, sans doute. Nous sortons ensemble depuis deux mois.

Il inhala à pleins poumons.

— Eh bien, je souhaite que ça colle entre vous. Fenfen, Frederico, c'est donc ça qui t'a turlupinée toute la journée ? Il y a longtemps que nous avons tiré un trait sur ces histoires de jalousie.

En partie, devait-il admettre, parce qu'elle avait mis les choses au point dès le début de leur véritable amitié, lorsqu'ils s'étaient avoué qu'elle était une fille et qu'il avait une maladie incurable. Elle avait bien précisé que si l'affection qu'il lui portait était réciproque, ces sentiments ne prendraient jamais une tournure romantique. Il avait alors estimé que c'était en fin de compte préférable, que cela éviterait à leurs sentiments d'être pollués par des histoires de sexe.

Il se demandait fréquemment si les ados du monde réel, ceux de chair et de sang, se berçaient d'illusions aussi pathétiques.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas, ça me... Ça m'effraie. J'ai parfois la sensation... C'est comme si je n'étais pas une véritable amie, pour

toi. Envers toi, se reprit-elle rapidement. Je ne viens pas te voir aussi souvent que je le devrais. Tu dois vraiment mal me juger.

Il rit, surpris par ses propos.

— Ça ne m'est jamais venu à l'esprit. Sans vouloir t'offenser, Sam, tu aurais tort de croire que je reste assis à me morfondre entre chacune de tes visites. Il y a deux jours, je me trouvais à Edo, occupé à esquiver les flèches des seigneurs de la guerre qui tentaient de renverser la dynastie shogunale Tokugawa. La semaine d'avant, j'ai consacré quelques jours à explorer des ruines sous-marines en compagnie du capitaine Nemo.

— Alors... ça va ? Pour tout ? Tu ne t'ennuies pas... tu ne te sens pas trop seul ?

Il comprima une dernière fois son bras puis la lâcha. Les elfes avaient repris leur chant dans la Salle du Feu, une méditation sur la lumière des Deux Arbres. Les voix donnaient l'impression de s'élever de la vallée, comme si la nuit, la forêt et la rivière faisaient un trio.

— M'ennuyer ? Pas quand je songe à l'alternative. Non, ne t'inquiète pas pour moi, Frederico... J'ai toujours un endroit où aller, des choses à faire, des gens à voir. Je dois être le plus heureux de tous les enfants décédés.

*

S'il était tourmenté, ce n'était pas parce que Sam sortait avec un garçon, estima-t-il en s'apprêtant à se connecter au système domotique de ses parents. Pas même parce qu'elle ne lui en avait rien dit. À présent qu'il y réfléchissait, il ne savait même pas si elle sortait avec un garçon ou une autre fille. Sam avait toujours

été évasive quant à ses tendances. Irritée par ses questions, elle avait toujours refusé d'aborder de tels sujets, comme si elle craignait qu'Orlando ne la voie sous un jour différent si elle fournissait de telles précisions. Non, il n'était pas ennuyé parce qu'elle fréquentait quelqu'un, parce qu'elle évoluait. Il l'aimait, sincèrement, et il faisait passer son bonheur avant tout le reste. Non, ce qui l'angoissait... c'était le risque de ne pas grandir lui-même, contrairement à ce qu'il avait toujours supposé malgré l'étrangeté de sa situation. Cette pensée le fit frissonner et il se demanda s'il ne se déphasait pas, tant par rapport à Sam qu'à tout son environnement, si en dépit des années qui semblaient s'écouler pour lui dans le monde des Illusions comme pour elle dans le monde réel, tout ce qu'il vivrait dans la virtualité ne pourrait équivaloir au fait de mûrir physiquement.

Il faut peut-être avoir de la substance, pour étendre son expérience. Faire des choses réelles, se ridiculiser en public, trébucher et s'écorcher un genou, tomber amoureux ou seulement... seulement... avoir un cœur qui bat. Ne suis-je pas incapable d'évoluer ? Ne suis-je pas identique à un simul... le simul d'un gosse de quatorze ans ? Pour toujours. Il chassa de son esprit cette pensée angoissante. Il devait régler un problème après l'autre, et celui que posait une Soirée en Famille était bien assez pénible en toutes circonstances.

Il trouvait qu'avoir toujours de telles obligations, même une fois mort, était injuste. Il avait de l'affection pour Conrad et Vivien. C'était d'ailleurs l'amour qu'il portait à ses parents qui rendait ces visites si difficiles à supporter.

Il prit une inspiration aussi profonde que métaphorique – car il n'eut que l'impression d'inhaler – avant de se souvenir

que ses parents devaient mijoter quelque chose. Ils lui avaient demandé de se connecter à un port différent de leur demeure, au lieu de l'écran mural. « *Eh bien, Conrad t'a préparé une surprise* », avait fini par avouer sa mère. Si elle souriait, elle ne paraissait pas pour autant ravie par ce que son mari avait prévu. Elle avait eu la même expression, le jour où Conrad lui avait offert une bicyclette pour son onzième anniversaire. Tous, et Orlando le premier, étaient conscients qu'il avait des os trop fragiles et des muscles insuffisamment développés pour envisager de faire du vélo, mais Conrad Gardiner tenait absolument à le traiter comme s'il était normal.

Lorsqu'il avait été cloué au lit, au cours de sa dernière année d'existence, ses parents s'étaient débarrassés de cette bicyclette afin de libérer de la place pour du matériel médical, dans le garage : filtres de rechange et bonbonnes d'oxygène. Orlando ne l'avait naturellement jamais enfourchée. La progéria, la maladie qui avait gâché et finalement détruit sa vie antérieure, transformait les enfants en vieillards séniles puis les achevait, presque toujours sans leur avoir laissé le temps d'atteindre l'adolescence.

Tout en se connectant, Orlando se demanda pourquoi il ne pouvait les joindre via l'écran mural, comme à son habitude. Il trouvait cela moins stressant car c'était comparable à un appel ordinaire d'enfant à parents, comme s'il avait été envoyé poursuivre ses études dans un autre État au lieu de vivre dans ce qui était en fait un autre univers.

Conrad a dû faire remplacer son vieil écran par un de ces machins hyperréalistes. Il parlait d'investir dans un appareil à cristaux solides.

La liaison fut établie et ses parents apparurent. Ils le virent eux aussi et des larmes firent briller les yeux de sa mère, comme toujours au début de leurs retrouvailles. Son père était rayonnant, débordant de fierté, mais ils avaient tous les deux un aspect inhabituel et Orlando n'en comprit pas immédiatement la raison.

Je les vois par l'entremise d'un autre processeur graphique, conclut-il. *J'avais raison... ils ont changé de matériel.* Mais si ses parents disposaient effectivement d'un nouvel écran, ils l'avaient installé dans la salle à manger et non au salon : il voyait derrière leurs têtes le vieux buffet en chêne et, juste à côté, l'affiche des danseuses de french cancan... à l'emplacement qu'elle occupait depuis des années.

— Salut ! C'est quoi... ce matos ?

Sans réfléchir, il leva comme toujours la main pour envoyer un baiser à sa mère... Oui, c'était un peu ridicule, mais on changeait immanquablement de comportement quand tout contact physique devenait impossible. Une masse sombre grimpa dans son champ de vision et, même après avoir vécu des années sans posséder un corps, il eut un mouvement de recul. La chose s'immobilisa et resta en suspension devant lui, comme l'eût fait la main d'un simul.

Et *c'était* une main qui n'avait rien d'illusoire. Elle ressortait du côté opposé de l'écran, en suspension devant ses yeux dans la maison de ses parents, une chose brune, lisse et bizarre, comme constituée de plastacier poli. Ayant presque oublié son immatérialité, Orlando tendit les doigts pour la toucher... mais elle s'éloigna simultanément, comme si c'était sa propre main soumise à ses pensées. Tout d'abord déconcerté, il finit

par comprendre et en fut fasciné. Il tenta de remuer ces doigts comme ceux d'un de ses simuls. Les appendices de métal bougèrent. Mais ils n'appartenaient pas à un corps virtuel, ils ne se trouvaient même pas à l'intérieur du réseau... Ils s'agitaient dans la salle à manger de Conrad et de Vivien, dans le monde réel.

— C'est quoi, ça ?

— Ça te plaît ? lui demanda son père.

Il hochait la tête, comme à l'époque où des amis venaient goûter ses bières maison, quand les Gardiner recevaient encore de la visite.

Eh bien, c'est déjà ça ! estima Orlando. *Depuis ma mort, ils peuvent revoir leurs amis.*

— Si ça me plaît ? C'est quoi ? Un bras robotisé relié à ce nouvel écran ?

— Ce n'est pas un écran mais un corps matériel. Tu vas pouvoir te déplacer, tu sais ? Dans la maison, avec nous. Aller où tu veux et aussi souvent que tu le souhaites.

Orlando venait de découvrir l'autre bras. Il le plia, réunit les mains puis baissa les yeux. L'image défila verticalement pour lui révéler un torse cylindrique lie-de-vin, des jambes rapprochées.

— Un... corps ?

— J'aurais dû y songer il y a longtemps. Je ne sais pas pourquoi ça m'a échappé... Ton compagnon informatique occupait pourtant ce machin hérissé de pattes mécaniques qui lui permettait de se faufiler dans tous les recoins de la maison. J'ai cherché quelque chose qui te conviendrait. Il s'agit d'un robot télécommandé utilisé pour des opérations de reconnaissance...

Je crois qu'il a été conçu pour des interventions en Antarctique, à des fins probablement militaires. Je l'ai racheté à un collectionneur et j'ai fait adapter des pieds, parce qu'il avait à l'origine ce qui ressemblait à des mains au bout des jambes.

Il devenait intarissable, quand sa nervosité prenait le dessus.

— C'est idéal pour l'escalade, les déplacements sur des étendues de glace et d'autres trucs du même genre. Je m'étonne qu'ils ne l'aient pas doté de skis, de chenillettes ou...

— Conrad ! intervint Vivien. Ça suffit. Je t'interdis de parler de ces choses. C'est... Ça me met mal à l'aise.

Elle jeta un coup d'œil rapide à Orlando, qui était sérieusement ébranlé.

— Et je... je vous regarde d'où ?

— D'un visage, répondit son père. Enfin, en principe. Il te faudra modifier l'image que tu nous adresses. Comme je ne voulais pas gâcher l'effet de surprise, nous avons pour l'instant un Orlando miniature qui se dresse en pied sur l'écran facial.

— J'essaie encore de comprendre. Tu veux dire que, je suis censé... me déplacer à l'intérieur de ce machin ?

— Absolument, avance !

Son père était ravi qu'il eût posé cette question.

— Marche, fiston ! Tu peux aller où tu le souhaites, dans la maison !

— Il n'y est pas obligé, intervint Vivien.

Orlando fit jouer ses muscles. Plus exactement, il reproduisit les actions cérébrales qui commandaient leur fléchissement tant dans la réalité que la virtualité la plus perfectionnée. Ses doigts de personnage de BD se tendirent et se refermèrent sur le plateau de la table. Il ramena ses pieds sous lui et se redressa.

Son point de vue se modifia, par à-coups. À présent qu'il y prêtait attention, il entendait les gémissements chuintants des fibromoteurs qui se contractaient et se détendaient.

— Besoin d'un coup de main ?

— Non, Conrad, ça va aller.

Il se leva et fit quelques pas titubants, avant de s'arrêter pour baisser les yeux sur ses pieds... ovales et démesurés comme ceux de Mickey. Occuper un corps aussi lourdaud était déconcertant. Ses simulés d'Autremonde réagissaient exactement comme l'eût fait son propre corps, le rendant plus fort, plus rapide et bien plus lesté qu'il ne l'avait été de son vivant.

Il n'avait pas remis les pieds dans la salle de bains depuis sa mort. Pouvoir de nouveau se déplacer dans la maison familiale était intéressant et même émouvant, mais il ne savait trop quoi en penser. Il regarda le reflet de son étrange silhouette renvoyé par le miroir. Il voyait sur l'écran facial l'image de son simulé en pied, ce qui donnait à l'ensemble l'apparence de ces robots japonais pilotés par un humain installé à l'intérieur de leur tête. Il modifia le rapport de grossissement pour que ses traits emplissent l'écran et, bien que ce ne soit pas son visage véritable – nul ne l'avait vu depuis sa crémation –, cette touche apporta de la réalité à cette expérience et la rendit bien plus troublante encore.

Est-ce ce qu'ils espèrent ? Que je devienne... ce machin ? Il était conscient que son père était animé de bonnes intentions, que ses parents cherchaient un moyen d'apporter de la substance à sa présence dans leurs vies, mais il craignait que séjourner dans cet épouvantail plastifié à la démarche raide, même pendant de courtes périodes, ne soit au-dessus de ses forces.

Il regarda la face dont il se dotait pour aller voir ses parents, des traits d'ado correspondant à son âge, reconstitués par des programmes qu'utilisaient les médecins légistes, établis à l'échelle de son crâne et incluant diverses caractéristiques faciales de sa mère et de son père. *Le visage du gosse qu'ils auraient dû avoir. Collé au sommet de ce machin comme une sucette au bout de son bâton.*

Orlando fit son possible pour ne pas les décevoir. Il resta patiemment assis tout au long du dîner et tenta de concentrer son attention sur ce qu'ils lui racontaient au sujet de leurs amis et de leurs proches, de leur travail et des petites contrariétés de la vie qu'ils menaient entre les murs protecteurs de la Communauté de Crown Heights, mais il se sentait encore plus étranger à ce monde que de coutume. Les servomuscles de ce corps mécanique étaient imprécis et les coussinets tactiles moins sensibles que ceux auxquels il s'était accoutumé. Il renversa deux fois le verre de sa mère et faillit retourner la table, lorsqu'il se leva à la fin du repas.

— Je ne peux pas m'attarder, annonça-t-il.

— Est-ce que ça va ? s'enquit Vivien. Tu as l'air soucieux.

— Je me porte comme un charme, mais je suis attendu au Club des Faux Bourdons.

— Cette Angleterre façon années 20 dont tu nous as déjà parlé ? fit Conrad. Ça doit être très intéressant. N'as-tu pas dit qu'une guerre avait éclaté, là-bas ?

— En quelque sorte.

Il avait toujours des difficultés à leur faire comprendre les conséquences des interventions de John Terreur, les épouvantables destructions que ce criminel avait provoquées sur tant

de mondes virtuels pendant les quelques jours où il avait gouverné le système tel un dieu du Mal.

— La situation s'améliore, mais nous avons décidé de laisser les choses suivre leur cours plutôt que tout effacer et relancer les cycles. C'est pour cette raison que la folie gagne du terrain dans certains univers. Une question d'adaptation, comme après un incendie de forêt qui chamboule l'écosystème. C'est jappant.

Il remarqua leurs expressions déconcertées.

— Jappant... Ça signifie amusant. Drôle parce que loufingue.

— Tu sais tant de choses, dit sa mère. Ce réseau est si compliqué et tu as tant appris. Tu as vraiment dû travailler dur pour en arriver là à partir de...

Vivien Fennis avait failli dire *ton épouvantable situation*, mais elle était trop expérimentée pour commettre un pareil impair, trop avisée pour gâcher ces instants de fierté maternelle.

— Ta vie dans ce nouveau milieu. Ce nouvel univers, en fait. C'est toujours difficile à croire ou seulement à comprendre.

— Tu reçois les bases d'une éducation scientifique hors pair, intervint Conrad. Même si aucun diplôme ne vient les sanctionner. L'expérience de la vie ne compte pas pour des prunes, pas vrai ? Un jour, peut-être...

— Tout ceci doit rester secret. Je parle de moi, d'Autremonde, tout cela. Si l'existence du réseau était révélée, il y aurait procès sur procès pour déterminer à qui il appartient. Sa valeur est inestimable et les militaires le démantèleraient pour y chercher des codes utilisables en tant qu'armes, dans le meilleur des cas. Tu le sais comme moi.

Orlando devait détruire les espoirs de son père, mais il tentait toujours de le ménager. Conrad échafaudait régulièrement des projets extravagants et, par rapport à certains, le doter d'un corps mécanique lie-de-vin était presque banal.

— Écoute, tout indique que je ne pourrai jamais revivre dans le monde qui est le vôtre. Je regrette. J'aurais aimé mener une vie d'adulte auprès de vous et réaliser tout ce que vous aviez rêvé me voir accomplir.

Il inspira. Il sentait la colère croître en lui, contre sa volonté. Pourquoi continuaient-ils d'espérer qu'il répondrait à leurs attentes ? Il trouvait cela presque normal de la part de ses parents, mais le comportement de Sam l'avait exaspéré au plus haut point.

— C'est quoi qu'il en soit secondaire. Mieux vaut ça qu'être mort, croyez-moi. Ne vous tracassez pas pour moi. Comme vous l'avez dit, le réseau est un autre univers dont je suis l'explorateur. Je m'estime comblé.

Comblé ou non, il commençait à se sentir étouffer. Il fit de son mieux pour paraître joyeux pendant leurs adieux, allant jusqu'à laisser sa mère et son père étreindre son corps robotique, bien que ce fût une expérience aussi bizarre que gênante... peut-être même pour Conrad. Lorsqu'il assit le robot dans un fauteuil, pour qu'il ne risque pas de basculer quand il cesserait de l'animer, Orlando avait de sérieuses difficultés à dissimuler sa mauvaise humeur. Sortir de cette affreuse prison bourdonnante pour retrouver la liberté du réseau fut comme retirer l'horrible pull informe et rêche offert par sa tante à Noël, sitôt après son départ.

*

Il avait une demi-heure à tuer avant la réunion du Cercle des globe-trotters et il en profita pour baguenauder dans les rues du Londres de P.G. Wodehouse.

Avant le règne de Terreur, cette simulation avait été un petit paradis immaculé où la bonne humeur était de mise, un Londres où les pauvres étaient satisfaits de leur sort et où les riches, épargnés par la mauvaise conscience, pouvaient consacrer leur temps à des occupations aussi importantes que prendre un excellent petit déjeuner et fuir des tantes comparées à des dragons (enclines à surgir pour gâcher le petit déjeuner précité ou un millier d'autres passe-temps innocents avec une célérité sidérante). Ce Londres très particulier avait beaucoup changé depuis. Tel un démagogue socialiste que même le plus paranoïaque des conservateurs aurait eu des difficultés à imaginer, John Terreur avait mis en rage puis armé les classes laborieuses... un groupe minoritaire mais pas totalement absent de l'œuvre de Wodehouse. Une horde principalement constituée de jardiniers, de majordomes, de chauffeurs, de livreurs, de femmes de chambre et de conducteurs de fiacre avait razzié les lieux que fréquentait le beau monde. Les riches avaient été assiégés et attaqués dans leurs hôtels particuliers, leurs appartements de Kensington et leurs clubs privés. Des pâtés de maisons bourgeoises avaient été rasés par le feu quand des socialistes et des anarchistes au regard de dément, une menace présente chez Wodehouse mais uniquement sous forme de rumeurs, avaient démontré qu'ils n'étaient pas un simple mythe et que certains d'entre eux étaient de surcroît

doués pour allumer des incendies. Il y avait même eu quelques massacres, des exécutions publiques des ennemis de classe – la classe en question étant fonction des individus qui avaient le vent en poupe à tel ou tel stade des affrontements – quoique, compte tenu de la nature au demeurant débonnaire de l'univers de Wodehouse, l'influence néfaste de Terreur se fût dissipée dès que ce misérable avait cessé d'exercer son autorité directe sur ce monde. Néanmoins, le temps que Sellars et Kunohara entreprennent de gommer les conséquences de l'intervention du tueur à gages, quelques semaines après sa destitution, la ville était plongée dans un étrange état crépusculaire. Dans des ruines dignes du Londres de l'après-Blitz régnait l'anarchie incontrôlée de la période élisabéthaine au sein des ombres terrifiantes qui avaient caractérisé la ville au XIX^e siècle, quand Jack l'Éventreur y perpétrait ses crimes atroces.

Curzon Street était encombrée de chevaux et de chariots – la plupart des fiacres avaient été détruits pendant la Fausse Note, pour reprendre l'euphémisme servant à désigner le règne de Terreur – et Orlando se dirigeait vers Hyde Park en devant constamment regarder où il mettait les pieds. Les campements établis par les squatters pendant les premières semaines de l'insurrection étaient devenus permanents, et des feux allumés pour contrer la fraîcheur du soir brillaient de toutes parts. Traverser Hyde Park était fortement déconseillé – les miséreux transis et affamés avaient depuis longtemps dévoré le dernier écureuil et le dernier oiseau aquatique de la Serpentine, abattu le dernier des arbres magnifiques pour le débiter en bois de chauffage. Plusieurs bourgeois qui avaient imaginé pouvoir retourner faire du cheval dans Rotten Row après la fin de la

Fausse Note avaient découvert que si les chevaux pénétraient toujours dans ce parc sur leurs quatre sabots, ils en ressortaient désormais dans l'estomac de ceux qui y avaient établi leurs pénates.

Mais s'il existait une personne capable de s'aventurer dans Hyde Park sans avoir à se soucier de sa sécurité, c'était bien Orlando Gardiner, le demiurge timide de ce système, une divinité qui avait pour l'instant de nombreux sujets de réflexion.

Est-ce que je suis seul en cause ? Conrad et Vivien voulaient bien faire. Pourquoi les contenter est-il si difficile ? Après tout, je suis leur fils unique et il est incontestable que rien ne s'est passé comme ils l'avaient souhaité... pas de diplômes, pas de petite amie, pas de mariage, pas de petits-enfants. Mais il avait beau tenter de se raisonner, ce corps d'emprunt ne lui inspirait que du dégoût et du ressentiment. Destiné à lui permettre de se sentir plus à son aise, il avait eu un effet diamétralement opposé. Il accentuait la distance séparant sa nouvelle vie de l'ancienne, comme si la réalité était un monde étranger, un environnement toxique dans lequel il ne pouvait pénétrer que revêtu d'une armure robotisée cliquetante. Le fait que ce soit la stricte réalité, et ce depuis trois ans, importait peu. Contacter ses parents par visiohone lui donnait presque l'impression d'être parti en mission en Afrique pour le compte des Nations Unies, par exemple, mais le besoin qu'avait son père de tout organiser à sa guise empêchait Orlando de se bercer d'illusions.

Autant de choses qui le tourmentaient bien moins que l'attitude de Sam. Il refusait le rôle de l'éternel jeune homme qui ne mûrirait jamais, qui n'évoluerait pas quoi qu'il puisse connaître. C'était pire que cet exosquelette car il s'agissait

d'une mort véritable. Cela ferait de lui l'équivalent d'un spectre.

Un spectre dans un monde mort où rien ne change, pas plus moi que tout ce qui m'entoure.

Il repartit dans le parc en direction de Dover Street et du club. Des jeunes voyous s'étaient regroupés autour de feux allumés dans des poubelles pour lancer des insultes à leurs rivaux. Tout laissait présager une « lecture », une expression locale dérivée du terme « lire et écrire » qui désignait en cockney un affrontement entre bandes.

Ils sont autonomes, se rappela-t-il. Ce n'est pas mon affaire. Ils se battent à longueur de temps, quoi qu'il en soit, et je ne pourrais pas empêcher toutes ces rixes.

Il regarda les jeunes gens rieurs portant écharpe, mitaines et hauts-de-forme volés, fringants comme des mauvais garçons de Dickens. Certains affûtaient leurs couteaux et leurs rasoirs. Dans le cadre d'origine de ce monde virtuel, ils n'auraient pas commis de pires méfaits que lancer quelques boules de neige sur des pasteurs et des oncles obèses, mais cette preuve des capacités d'adaptation du système ne changeait rien aux sentiments d'Orlando. Même mis au diapason du chaos local, ces hooligans restaient les simples figurants qu'ils avaient été lors des cycles précédents de ce monde. Il sautait aux yeux qu'en dépit des prédictions hautes en couleur de Kunohara et de Sellars, une certaine profondeur de réalité, un sursaut d'imprévisibilité, avait disparu d'Autremonde en même temps que son système d'exploitation d'origine. Ce qui subsistait était extrêmement complexe mais, en fin de compte, privé de vie.

Il n'est pas étonnant que tous me demandent comment je me porte. Ce n'est pas moi, le problème, c'est Autremonde. Tout est immuable et, lorsqu'il y a des changements, ils sont comparables à du lierre qui envahit une cour ou une façade... des choses qui se reproduisent, à l'infini. Ce n'est pas un univers qui évolue mais un jouet cassé et, en dépit de sa complexité, la vie n'y sera jamais identique à ce qu'elle est dans la réalité. Il prit conscience que sa morosité n'était pas due à son statut d'unique humain véritable. Les simuls qui peuplaient les divers mondes virtuels étaient très différents les uns des autres, et ils s'actualisaient sans cesse. Leur programmation interactive était si souple et leur passé préenregistré si détaillé qu'il était dans la plupart des cas impossible de trouver la moindre anomalie dans leur pseudo-existence. Mais Orlando les savait irréels, et c'était le fond de son problème. Il était par ailleurs l'être le plus puissant de cet univers de poche, depuis que Sellars était parti et qu'Hideki Kunohara s'absentait fréquemment, ce qui accentuait encore tout ce qui le différenciait des simuls.

Ouais, c'est ça... Voilà ce que je suis, comprit-il. Je ne suis ni Aragorn ni le Ranger Solitaire. Comme l'a dit Sam, je suis Superman. Je suis le seul représentant de mon espèce sur des mondes où je passe mon temps à intervenir dans l'existence d'individus qui me sont inférieurs... et qui ne me paraîtront jamais tout à fait réels. Des tâches que j'aurai amplement le temps de mener à bon terme, puisque je risque de vivre éternellement.

Pour la première fois depuis sa renaissance à l'intérieur du réseau, il assimilait son immortalité potentielle à un fardeau bien plus qu'à une bénédiction.

La réunion avait débuté, mais quelques retardataires pénétraient encore dans le Salon dédié à la mémoire de Bertram W. Wooster... un membre du Club des Faux Bourdons réduit en bouillie par une foule de porteurs de la compagnie des chemins de fer pendant la Fausse Note. Orlando prit son Coca-Cola et alla s'asseoir au fond de la salle. Ses premières demandes d'une telle boisson avaient déconcerté les serveurs du club, mais le propriétaire était intervenu et depuis ce jour une bouteille du sirop du docteur Pemberton et un siphon d'eau de seltz attendaient toujours ses visites.

Des visites qu'il ne rendait que les soirs de réunion, car les simulations de ce genre n'étaient pas ses préférées et il n'avait jamais souhaité appartenir à une association même de son vivant. Néanmoins, ce cercle était très différent des autres.

— Avant d'accueillir l'orateur de ce soir, nous devons régler les questions inscrites à l'ordre du jour, disait le président. Je vais vous lire les messages des membres qui n'ont pu se libérer mais qui ont malgré tout des informations importantes à nous communiquer.

Le président du Cercle des globe-trotters, Sir Reginald de Limoux, avait un nez busqué et un physique agréable. Le corps svelte et hâlé de cet homme en milieu de trentaine indiquait qu'il devait être en ce monde un ouvrier ou un aventurier. Et il n'avait aucune autre caractéristique d'un travailleur manuel.

— En raison de l'instabilité qui règne toujours au Pays des Jouets, on nous signale que la porte séparant cette contrée de la Byzance de saint Jean Chrysostome est à éviter. L'armée s'est

en effet emparée du poste de commande de ce passage pour y établir son QG, et comme il s'agit de soldats de bois nous conseillons fortement de faire un détour à tous les voyageurs qui n'appartiennent pas à la famille des termites.

Quelques membres du cercle rirent, par pure politesse.

— Ceux qui veulent se rendre malgré tout au Pays des Jouets peuvent emprunter la porte de la forêt, qui est placée sous la protection d'une faction libre-échangiste. Toujours sur le même sujet, nous avons reçu une dépêche selon laquelle une nouvelle porte aurait été découverte au Bénin, dans une oasis située juste au-delà des remparts de la ville...

Orlando but une gorgée de Coca-Cola et étudia Limoux qui poursuivait la lecture des communiqués. Il s'interrogeait sur ce qui subsistait de son ancienne personnalité. Le président était en effet une des ombres de Félix Jongleur, réalisée à partir d'une copie de l'ex-maître du réseau Autremonde, à l'époque où ce vieil industriel escomptait vivre éternellement à l'intérieur de ses circuits tel un dieu exerçant son pouvoir sur plusieurs mondes. Comme bien d'autres fondateurs du réseau mis en place par les membres richissimes, puissants et amoureux de la Confrérie du Graal, ce magnat avait effectivement atteint l'immortalité... Même si ce n'était pas comme lui et ses pairs l'avaient escompté.

Au lieu de servir le but pour lequel ils avaient été conçus, ces doubles destinés à devenir les réceptacles des souvenirs des principaux intéressés avaient subi des altérations importantes pendant les derniers jours de folie du système d'exploitation d'origine. Ils avaient été ensuite autorisés à se disperser dans le système et nul n'aurait pu préciser leur nombre, ni quel avait

été leur destin, étant donné qu'il n'existait aucun moyen fiable de suivre les simuls à la trace dans l'immense réseau. Et si Orlando Gardiner – devenu le conservateur de ces mondes – s'était inscrit au Cercle des globe-trotters, c'était en partie pour tenir à l'œil ces clones des membres de la Confrérie du Graal que cette association attirait de façon subconsciente.

Orlando avait été surpris que Kunohara et Sellars, les hommes qui connaissaient le mieux Autremonde, ne tentent pas d'éradiquer ces vestiges des anciens maîtres du réseau. Ils lui avaient rétorqué que, même s'il avait été possible de localiser et d'identifier toutes les ombres, elles n'étaient pas plus responsables des actes criminels de leur ancien « moi » que les enfants d'un voleur ne devaient être considérés comme fondamentalement malhonnêtes, et que même les plus malfaisants des fondateurs de la Confrérie du Graal n'étaient pas pires que certains simuls peuplant bon nombre de ces univers miniatures. C'était la puissance conférée par leur richesse et leur capacité de tout contrôler de l'extérieur qui les avait rendus si redoutables. Plongés dans la virtualité, ces clones et ces imitations repartaient de zéro, et si les problèmes de personnalité de certains ressurgissaient dans la plupart de leurs incarnations, d'autres avaient une étonnante tendance à se comporter en citoyens modèles. Tout en observant le président du cercle, Orlando estima que cette version de Jongleur devait se situer entre ces deux extrêmes. Sir Reginald de Limoux était coléreux et de toute évidence ambitieux, mais ce n'était pas un ignoble gredin.

Les ombres des anciens membres du Graal et quelques entités comparables créées par le système d'exploitation précédent – dont quelques copies d'amis et de connaissances d'Orlando,

comme cet Anglais de Paul Jonas – avaient hérité de la capacité de se déplacer presque librement d’un monde à l’autre ou simplement de savoir qu’il existait d’autres simulations en plus de celle où elles vivaient. Contrairement à Orlando, ces voyageurs ignoraient quelles étaient leurs origines et dans quel genre d’univers ils évoluaient, mais leurs pensées n’étaient pas entravées comme celles des simples simulés. En fait, ils étaient presque des égaux d’Orlando Gardiner. Rester au Club des Faux Bourdons après une réunion des globe-trotters pour écouter les anecdotes amusantes et les vantardises inconcevables des membres de ce cercle était pour Orlando ce qui se rapprochait le plus du bonheur autrefois éprouvé dans les tavernes du Pays du Milieu fréquentées par les aventuriers de son jeu de rôle préféré.

Et, naturellement, même leurs récits les plus abracadabrants contenaient des bribes d’informations précieuses. Un conservateur aux pouvoirs quasi divins ne pouvait aller piétiner tous les feux de camp laissés sans surveillance sur quatre cents mondes différents.

Quand le président eut terminé la lecture des divers communiqués, le conférencier annoncé s’installa derrière le pupitre pour décrire les découvertes faites au cours de sa dernière expédition. Ce gentleman semblait avoir longuement séjourné à Troie et à Xanadu, deux simulations qu’Orlando connaissait suffisamment pour laisser son attention partir à la dérive. Chercher un moyen de reprendre contact avec Sam l’absorba à tel point qu’il ne prit pas immédiatement conscience que quelqu’un avait toussoté à maintes reprises et tapotait à présent son épaule.

— Monsieur Roland ? Une personne souhaite s'entretenir avec vous au plus tôt.

Il s'agissait de Jeeves, le propriétaire du Club des Faux Bourdons, un grand individu imperturbable qui, d'après les rumeurs, avait fait partie des gens de maison avant que la Fausse Note ne lui offre une opportunité de connaître une ascension sociale foudroyante.

— M'entendez-vous, monsieur Roland ?

Orlando eut besoin d'un instant supplémentaire pour se rappeler qu'il se faisait appeler Roland lors de ses séjours dans cet univers.

— Désolé, sincèrement désolé. Quelqu'un veut donc me voir ?

Était-ce Beezle, qui avait cette fois jugé bon de s'accoutrer d'une large ceinture ou d'un casque colonial aux seules fins de le placer dans l'embarras ? Mais c'était uniquement quand Orlando séjournait à Fondcombe, l'équivalent pour lui d'un havre de paix, que son compagnon informatique n'était pas autorisé à le joindre directement. Il était en effet impossible de se détendre en appréciant les chants paisibles des elfes et les papillotements des feux quand on était dérangé toutes des dix minutes par un Beezle à la voix rauque et aux façons aussi brusques que celles d'un chauffeur de taxi new-yorkais de la vieille école.

— Une visiteuse, plus exactement, précisa Jeeves en se penchant vers lui. Une jeune dame. Très séduisante, si je puis me permettre, mais sans doute un peu... désorientée. J'ai pris la liberté de lui demander de vous attendre dans un des salons désaffectés... Il y a parmi nos membres les plus âgés quelques

individus pétris de préjugés envers la gent féminine, malgré l'évolution des mœurs. Vous avoir dérangé me désole, mais cette personne affirme que c'est urgent et j'ai déduit de ses propos que vous souhaiteriez en débattre... en privé.

Orlando regarda la bouche sévère de l'homme, son front haut et intelligent. Jeeves n'était pas censé savoir qui étaient les globe-trotters – il s'agissait officiellement d'un cercle assez collet monté de voyageurs et aventuriers qui se retrouvaient au Club des Faux Bourdons une fois par mois – et il ne devait disposer d'aucun indice sur le véritable statut d'Orlando, mais il avait toujours traité ce dernier avec déférence et en ayant un regard pétillant de malice... comme s'il le suspectait d'être bien plus important qu'il ne le laissait paraître. Orlando s'était quant à lui fréquemment demandé si le propriétaire du Club des Faux Bourdons n'était pas lui-même une ombre, à ce jour non reconnue en tant que telle. Auquel cas, elle avait trouvé le lieu idéal où se cacher, juste sous le nez de ses semblables.

Orlando prit mentalement note d'effectuer quelques recherches sur Jeeves, lorsqu'il en aurait le loisir, puis il se tourna pour parcourir les lieux du regard. Les membres du cercle avaient entamé une discussion courtoise mais animée ayant pour thème l'organisation d'une nouvelle expédition. Orlando savait qu'ils en débattaient pendant au moins une demi-heure et qu'ils ne prendraient aucune décision avant au moins un mois. Toute aventure de ce genre nécessitait la mise en place de moyens importants et, s'ils étaient pour la plupart très riches dans leurs simulations respectives, ces globe-trotters n'avaient que rarement la possibilité d'emporter leurs avoirs ou autres biens tangibles d'un monde à l'autre. En fait, le seul

capital qu'on avait la certitude de garder était la connaissance, une des raisons pour lesquelles la plupart des gens réunis en ce lieu accordaient à leur statut de membre presque autant de valeur qu'à leur vie. Il se leva, convaincu de pouvoir apprendre au bar tout ce qu'il aurait raté.

Jeeves le précéda vers la porte du salon avant de s'éloigner discrètement dans le couloir, aussi silencieux qu'un rat d'hôtel. Orlando pénétra dans une pièce douillette et manqua entrer en collision avec une jeune femme en robe pastel qui se réchauffait devant une cheminée où se consumaient quelques blocs de charbon. Ce fut seulement lorsqu'il tendit la main pour se retenir qu'il prit conscience de toujours tenir son Coca-Cola.

Il posa le verre en équilibre sur l'étroite tablette de la cheminée.

— Désolé. Je m'appelle Roland. On m'a dit que vous me cherchiez ?

Ainsi que Jeeves s'était permis de le préciser, elle était très jolie avec ses grands yeux et son teint blême, ses cheveux bouclés très noirs et ses joues rougies qui mettaient en valeur la pureté d'albâtre de sa peau. Elle lui retourna son regard et parut s'affoler, comme si elle redoutait qu'il ne l'assaille ou, plus angoissant encore, qu'il n'éclate de rire.

— Je me trompe peut-être. On m'a dit... J'ai cru comprendre que la personne que je cherchais était ici. On m'a conseillé de m'adresser à M. Roland, mais c'est à Orlando Gardiner que je m'intéresse.

Elle le dévisagea comme si elle était myope ou comme si elle espérait lui trouver une ressemblance avec un parent éloigné. Elle finit par grimacer.

— Vous n'êtes pas cet homme. Je vous vois pour la première fois.

Qu'un simul eût prononcé son véritable nom l'avait sidéré, et s'entendre dire qu'il n'était pas lui-même l'avait presque autant surpris. Mais la voix de la femme lui confirmait ce qu'il avait suspecté au premier regard. Il était en présence d'une ombre d'Avialle Jongleur ; soit une des copies originelles de la fille décédée du principal commanditaire d'Autremonde, soit un des doubles que le système d'exploitation en avait tiré au cours de ses derniers jours d'activité. La véritable Avialle était tombée follement amoureuse de Paul Jonas et toutes ses duplications postérieures à sa rencontre avec cet Anglais avaient conservé cet engouement. Tout au long de l'errance amnésique de Jonas dans le réseau Autremonde, elles s'étaient manifestées sous d'innombrables apparences pour lui adresser des encouragements, l'aider activement ou l'implorer de lui offrir son amour ou sa compréhension.

Mais aucune n'avait eu véritablement affaire à Orlando qui se demandait pourquoi celle-ci souhaitait le rencontrer et, surtout, comment elle avait découvert son identité véritable.

— Vous dites que vous me voyez pour la première fois ?

Il lui fit signe de s'asseoir. Elle semblait se tenir prête à bondir au loin au moindre bruit suspect, tel un lièvre apeuré, ce qui ne faisait qu'attiser la curiosité d'Orlando.

— Je précise que c'est réciproque, ajouta-t-il. Mais je connais effectivement Orlando Gardiner et je l'informerai de votre requête, si vous m'exposez votre problème.

Il prit conscience de se laisser influencer par Wodehouse. Il s'exprimait comme un des simulés autochtones.

— Oh ! Vous... Vous le connaissez ?

Elle paraissait recouvrer de l'espoir, même s'il était bien mince, un peu comme s'il venait de lui annoncer qu'elle bénéficierait d'une mort rapide et indolore au lieu d'une interminable agonie.

— Où puis-je le trouver ?

— Confiez-moi un message. Je vous garantis qu'il en connaîtra la teneur.

Elle leva une main à sa bouche, en un geste hésitant. Elle était livide et elle tremblait un peu, mais Orlando découvrait derrière ses yeux de biche une détermination qui jurait avec sa fragilité apparente. *Elle a pris des risques pour venir jusqu'ici, estima-t-il. Elle doit être aux abois.*

— Entendu, dit-elle finalement. Ma confusion ne saurait être plus grande. Je compte sur votre discrétion, monsieur Roland. J'espère que vous vous conduirez en parfait gentleman. Veuillez dire à M. Gardiner que je dois le rencontrer le plus rapidement possible. Je me retrouve dans une situation épouvantable. Épouvantable. Je ne sais ce que je deviendrai, s'il ne me contacte pas. (Elle perdit soudain toute retenue et ses yeux s'emplirent de larmes.) Je suis désespérée, monsieur Roland !

— Mais, pourquoi ?

Orlando cherchait vainement un mouchoir quand elle en sortit un de sa manche et s'en servit pour tapoter son visage.

— Je suis désolé, mademoiselle... madame... Je crains de ne pas connaître votre nom. Écoutez, je ne voudrais pas ajouter à vos épreuves mais il faut absolument que je sache de quoi vous voulez lui parler.

Elle le dévisagea, les yeux toujours larmoyants, avant de prendre une décision. Ses lèvres cessèrent de trembler et ce fut avec une dignité mêlée d'autodérision qu'elle répondit :

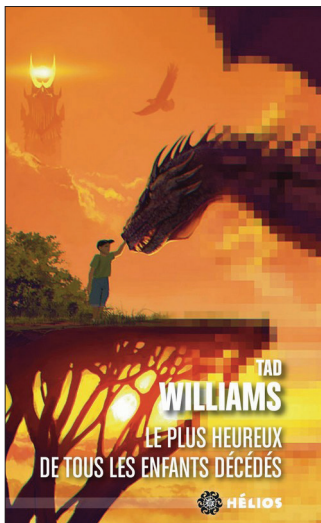
— C'est malheureusement une histoire extrêmement banale en ce monde cruel qui est le nôtre, monsieur Roland. Je m'appelle Livia Bard. Je suis célibataire et j'attends un enfant... de M. Gardiner.

Puis, comme si c'était le clou d'un spectacle de magie, la jeune femme s'évapora sous ses yeux.

(Fin de l'extrait)

Breda appartient au Peuple du Kynslagh. Orpheline de père, elle vivra dans le sillage de celui qui deviendra roi et y perdra son amour et ses espoirs. Orlando est lui un petit garçon dont l'esprit a été rapatrié dans le réseau à la mort de son corps. Mais même dans les mondes informatiques, le danger le guette...

Deux vies, deux destins insolites, pour goûter ou redécouvrir les univers de *l'Arcane des Épées* et *Autremonde*.



Tad Williams est un auteur majeur de la science fiction et de la fantasy. À travers ce livre, découvrez ou replongez dans ses deux cycles les plus fameux le temps de deux récits splendides !

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 6.90 €
(clic)

En numérique : 4.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-863-5